

À Monica

Depuis hier, le 14 mai, il n'y a eu de la place dans la tête que pour quelques pensées. Il y a des nouvelles qui arrivent sans trouver de place possible en nous. À leur arrivée, elles restent suspendues, comme quelque chose que l'esprit refuse d'accepter, car elles semblent contredire le sens même d'une vie. La mort de Monica Montefalcone fait partie de ces nouvelles. Douloureuses, soudaines, indicibles.

Je connaissais Monica depuis de nombreuses années. Je viens moi aussi de l'école génoise, de cette tradition de biologie marine composée de la mer vécue, de la plongée, de l'observation directe, de la rigueur scientifique et d'une passion concrète pour les écosystèmes submergés. Une école où la mer n'a jamais été seulement un objet d'étude, mais un lieu à fréquenter, à écouter, à comprendre en s'engageant en relation avec elle. Monica est venue de là, de cette même racine, et elle a apporté avec elle une part profonde : le sérieux de la méthode, bien sûr, mais aussi cette curiosité vive qui fait d'un chercheur autre chose qu'un simple collecteur de données.

Parce que ceux qui font vraiment ce métier le savent : à la base de la recherche, il n'y a pas que la compétence. Il y a un besoin. Le besoin de voir, de comprendre, d'aller au-delà de la surface des choses. Il faut explorer, poser des questions, retourner sous l'eau pour mieux observer, reconnaître un détail, donner un nom à une forme de vie, saisir une relation invisible. C'est une forme de bonne agitation, une tension envers la connaissance qui accompagne ceux qui ont choisi la mer comme espace de travail et de vie.

Chez Monica, cette tension était évidente. Ce n'était pas une curiosité consumée par l'habitude, ce n'était pas devenu une profession au sens le plus usé du terme. Elle était restée inspirée. On le sentait dans la façon dont il parlait de la mer, de ses *prairies de Posidonia oceanica*, de ses récifs tropicaux, des lieux étudiés, de la plongée, des chemins de recherche, des étudiants. La science n'avait pas effacé son étonnement ; Cela l'avait rendue plus profonde.

Je me souviens avec une intensité particulière de la récente cérémonie de remise du Trident d'or de l'Académie internationale des sciences et techniques sous-marines d'Ustica. J'étais là avec elle, dans un moment important, public, solennel, mais aussi très humain. Parmi l'auditoire se trouvaient ses maîtres, également des Tridents d'Or, les personnes qui avaient accompagné et guidé sa voie scientifique. À cette occasion, Monica rembobina la bande de son parcours. Elle revint aux premiers instants, à ces souvenirs d'enfance où quelque chose s'était allumé devant la mer. Il a parlé des origines de sa passion, de cette première admiration qui n'est pas seulement une émotion enfantine, mais souvent l'étincelle la plus authentique d'une vocation.

L'écouter à ce moment-là signifiait comprendre à quel point son histoire scientifique était liée à une fidélité. Fidélité à cette petite fille qui regardait la mer avec émerveillement. Loyauté envers le jeune chercheur qui avait choisi de l'étudier. Loyauté envers la femme et envers la scientifique qui, année après année, avait transformé cette merveille en connaissance, engagement, enseignement, responsabilité.

Je pense que c'est l'un des aspects les plus fascinants, et peut-être les plus difficiles à expliquer, de notre profession de biologistes marins. Nous travaillons avec la beauté, nous la rencontrons dans la fatigue, dans la méthode, dans la complexité des écosystèmes, dans la fragilité croissante de la mer que nous étudions. La beauté n'est pas un ornement de notre travail : c'est souvent ce qui nous appelle, ce qui nous pousse à rester, ce qui nous oblige à en prendre soin. Quand on en est conscient, on vit dans une bulle de profonde gratitude. Monica le savait bien.

Aujourd'hui, la douleur risque d'envahir tout l'espace. Il est naturel que ce soit le cas. Il y a des questions qui nous accompagneront, et des réponses qui ne viendront peut-être pas. Mais ces questions, quelle qu'en soit leur forme, ne pourront pas changer ce qu'était Monica, ni le sens de son chemin. Le souvenir d'une chercheuse qui a consacré sa vie à la mer avec intelligence, passion et constance restera. Ils ne pourront pas éteindre l'image de cette curiosité qui l'a guidée ni effacer ce qu'elle a transmis à ses collègues, étudiants, amis, enseignants et compagnons de route.

Monica doit rester celle qui raconte son parcours devant ceux qui l'ont vue grandir. Son appartenance à une communauté scientifique qui a trouvé dans la mer non seulement un champ de recherche, mais aussi une raison de vivre, doit demeurer. Sa capacité à être émerveillée doit rester, cette rare capacité que beaucoup perdent et qui en elle n'a jamais été éteinte. L'idée doit rester que l'exploration ne cherche pas le risque, mais répond à un appel profond à la connaissance. Le sens plein et lumineux d'une vie dédiée à la compréhension de la mer, et à travers la mer à la défense d'une partie essentielle du monde, doit subsister.

Ceux qui ont eu le privilège de la connaître emporteront avec eux des images, des mots, des moments. Je porterai aussi ce jour-là, cette histoire, cette cassette rembobinée jusqu'au début, à la petite fille qui avait rencontré la mer et n'avait jamais cessé de la suivre.

Cette stupéfaction ne s'est pas estompée. Et elle ne s'éteindra pas.

Carlo Cerrano  
Professeur titulaire à l'Université polytechnique des Marches  
Trident d'Or 2020